

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

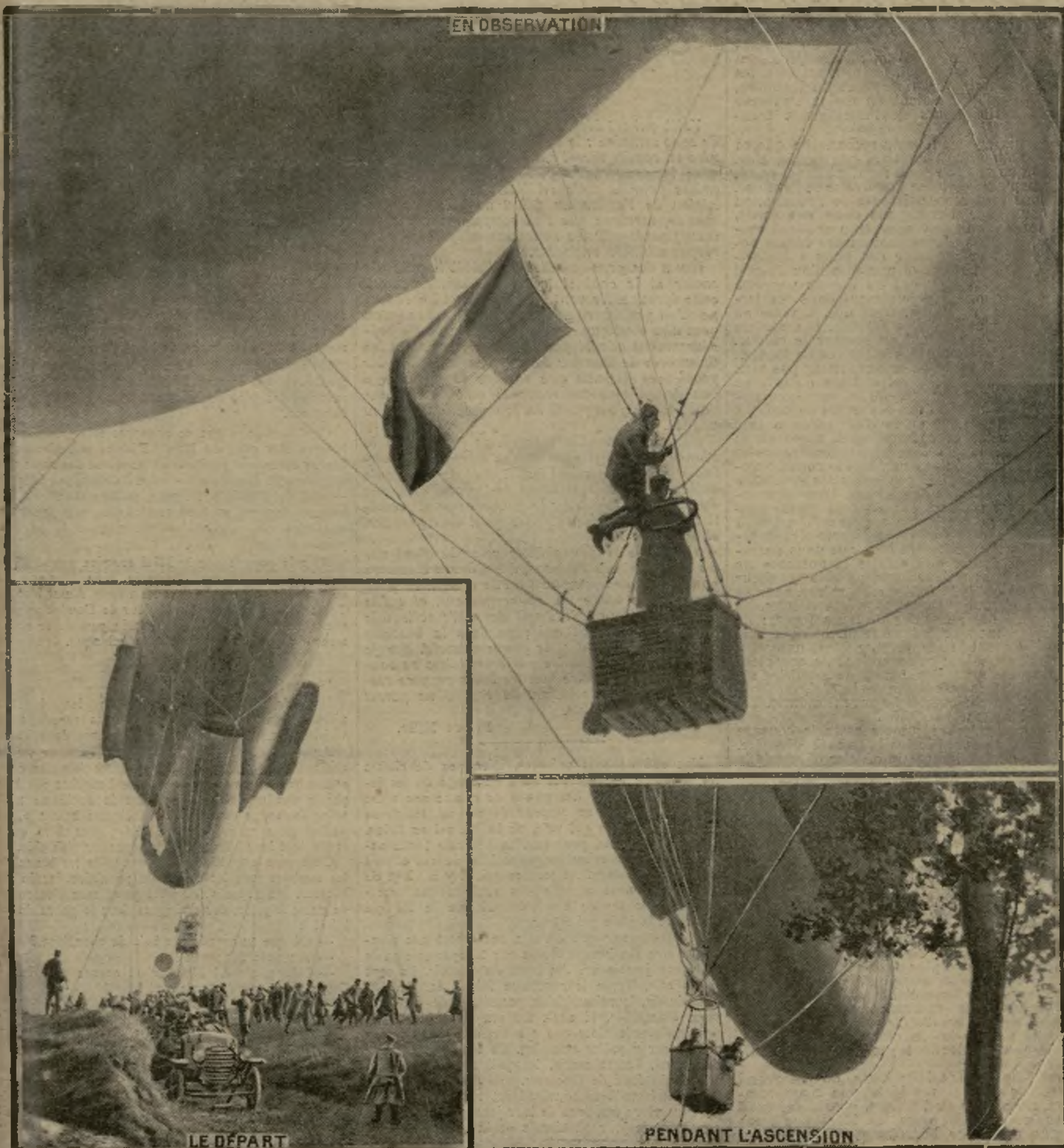
« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - élégances

Abonnement (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
Paris: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
Région: Un An: 30 fr. 6 Mois: 15 fr. 3 Mois: 9 fr.
En chèque sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph.: WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL PARIS

LES OBSERVATEURS DES CHAMPS DE BATAILLE



Les ballons captifs, dont l'emploi sur le front est de plus en plus générale, rendent à l'artillerie des services de tout premier ordre. Ils permettent l'observation des mouvements de troupes et des positions occupées par les pièces ennemies. Les Allemands, eux aussi, emploient ce moyen d'information. On conçoit que, contre ces indiscrets, et dans les deux camps, les avions se ruent avec acharnement. Récemment, près de Verdun, une escadrille française abattit dans une seule journée six de ces ballons ennemis.

Littérature de guerre et d'arrière

Des amis soldats, en congé, de retour du front, ne m'ont pas caché qu'ils n'étaient pas toujours enthousiasmés par la « littérature héroïque » qui, depuis le commencement de la guerre, s'élabore à l'arrière.

Je leur ai objecté que cette « littérature » est destinée aux civils. Personne ne songe jamais à commettre la faute de goût de prêcher, à l'abri du danger, l'héroïsme à ceux qui, dans la souffrance et devant la mort, sont l'héroïsme même. Par contre, il y a un esprit de guerre à entretenir dans le public de l'arrière : il faut exciter les énergies pour que la France ne soit plus qu'une formidable usine alimentant sans cesse et de toutes les manières le front des armées. La confiance a besoin d'avoir ses porte-parole, si l'on ne veut pas que des dangereuses rumeurs soient mises avec succès en circulation par un ennemi à qui tous les moyens sont bons. Il en est enfin qui, ne pouvant être, les armes à la main, des libérateurs du territoire, ont pensé qu'ils devaient du moins s'efforcer d'être des libérateurs de l'intelligence française.

Mes amis ont bien voulu reconnaître que ce genre d'action n'est en effet pas négligeable. Mais ce que nos frères du front n'aiment point, c'est inspirer certaine mauvaise littérature. S'ils nous sont reconnaissants de l'admiration que nous leur lémoignons dans nos écrits, voire même en des vers trop souvent médiocres, ils nous dispenseraient par contre volontiers de leur attribuer des mots « historiques », où l'on retrouve peut-être bien l'esprit qui les anime, mais qui ne durent pas être toujours prononcés précisément dans les termes qui sont rapportés. C'est que, à vivre au milieu des plus terribles réalités, nos soldats ont pris par-dessus tout en horreur le chiqué.

Ils n'ont rien des héros vulgaires de théâtre. C'est pourquoi ils ne se reconnaissent pas plus dans certains portraits qu'on trace d'eux avec les meilleures intentions qu'ils ne reconnaissent leurs tranchées dans ces sortes de stations de villégiature pour cures d'air qu'on a trop souvent décrites, avec chambres de repos, salles de douches, lavabos, combinaisons savantes pour l'écoulement des eaux, tout le confort moderne. Il ne leur plaît pas qu'on les considère comme des sortes de demi-dieux. Ils se demandent si c'est sérieux, car ils sont même modestes, et la guerre leur a appris qu'il est déjà très difficile d'être et de demeurer des hommes. Enfin ils voudraient bien que nous parissions nous douter que « faire la guerre » ne les amuse pas; et leur incomparable grandeur vient de ce qu'ils la font quand même, sans se plaindre, et continueront jusqu'à la victoire. Ils sont privés des affections de leurs foyers; ils aimeraient manger à leur faim, boire à leur soif; ils aiment la vie, comme il est naturel à des hommes sains; et cependant ils acceptent de vivre éloignés des leurs, de souffrir, s'il le faut, de la faim comme de la soif, du froid comme de la chaleur; et ils savent mourir. Tel est leur héroïsme quotidien.

« On ne connaît jamais assez le courage de nos hommes, m'écrivait l'année dernière, des tranchées de l'Yser, un officier d'infanterie territoriale. Vous figurez-vous ce que peuvent être quarante-huit heures de tranchée, dans l'eau jusqu'aux genoux, le corps courbé en deux, sans pouvoir faire le moindre mouvement pour se dégourdir? On parle des charges à la baïonnette. Elles ne sont pas comparables à ce qu'il faut de force morale pour tenir des journées et des nuits entières dans de telles conditions. Ajoutez à cela la pluie, la neige, les baïles, les obus. Ce que nos hommes font là vaut autant que les plus beaux actes d'héroïsme accomplis sous l'effet d'emballements on dans la grisaille du combat. Et jamais le moindre murmure. Voir ces hommes parlant en ordre et dans le plus grand silence pour la relève des tranchées, alors qu'il fait nuit noire, est un spectacle inoubliable et combien plus sublime que les galopades et les départs bruyants pour le combat, tels qu'on se les figurait autrefois. Et de tous ces pauvres bougres, beaucoup ne reviennent pas à la relève suivante. »

Quand on lit une telle lettre, on comprend qu'il déplaît à nos soldats que nous semblions, nous gens de l'arrière, considérer cette guerre uniquement avec les idées que nous pouvons avoir sur l'héroïsme militaire d'autrefois, tandis que nous nous trouvons en présence d'un nouvel héroïsme, sinon plus grand, du moins plus humain, et qui naît d'une abnégation constante devant la souffrance, après le sacrifice de la vie une fois pour toutes accepté. C'est un héroïsme sans ivresse, mais plein de sainteté. Jamais le laurier ne fut aussi amer

au soldat. Et nous assistons ainsi à l'écroulement d'une conception toute romantique de la guerre, en même temps d'ailleurs à celui de bien d'autres conceptions romantiques.

Il paraît que Victor Hugo, qui n'avait pas le sens du ridicule, crut devoir paraître en 1871, à l'Assemblée nationale à Bordeaux, coiffé d'un képi phénoménal de garde national. Malgré la gravité de l'heure, il prêta à rire. Eh bien! quand nous écrivons sur nos frères du front, ne nous croyons pas obligés de coiffer le képi à trois étages de Victor Hugo, si nous ne voulons pas qu'ils se moquent de nous...

Et puis quand nous en rencontrons un, revenant des armées, dispensons-nous donc de le complimenter sur sa bonne mine! Ne lui disons pas d'ailleurs pour cela qu'il en a une mauvaise, en paraissant compatir à son sort. Ce n'est pas cela qu'il nous demande. Parlons d'autre chose. Ce sont là grâces du temps de paix. Et nous sommes en guerre!

Georges Le Cardonnell.

Ce que l'on dit

En attendant...

Voilà qui est décidé depuis le commencement de cette semaine : le 10 juin la Chambre se réunira en comité secret pour examiner, de concert avec le gouvernement, interposé, les mesures prises pour la mise en état de défense de la région de Verdun au début de l'attaque allemande, mesures que l'on soupçonne avoir été insuffisantes; 2° les sanctions adoptées; 3° les responsabilités engagées.

Il y a des gens qui discutent déjà le point de savoir si le cabinet traversera heureusement cette épreuve. Ils vont un peu vite et les choses ne m'en paraissent pas encore là. Tout ce qu'on peut dire c'est que le système qui avait été précédemment adopté par le gouvernement et les Chambres de discuter dans les commissions les problèmes délicats que soulève la guerre n'a pas donné tous les résultats qu'on en attendait : tout s'y est passé en conversations un peu vagues.

En fait, il semble bien qu'au fond, dans la séance secrète, il sera moins question de certaine lettre du général Gallieni et de différents autres documents, dont on fait grand état, que du problème suivant : le gouvernement prend-il toutes les responsabilités qu'il doit prendre, et gouverne-t-il?

Si ces responsabilités retomberaient sur les représentants du pays, à qui leurs électeurs pourraient dire plus tard qu'ils étaient là pour rappeler sa tâche au gouvernement, et qu'ils ne l'ont pas fait. Il s'agit donc d'établir une méthode de travail qui répartisse la besogne entre le Parlement et le gouvernement. Car je ne suppose pas que les parlementaires se soucient d'alourdir outre mesure leurs propres responsabilités. La solution du conflit ne paraît donc pas impossible.

Pierre Mille.

Nos enfants sont précoces. Bien peu de choses les étonnent. Ils sont nés dans un temps où les inventions vont vite. Les gosses de quatre ans n'ont pas une seconde de stupeur devant un téléphone qui parle, un aéro qui vole, un ballon qui se dirige. Le sous-marin est, pour eux, un véhicule tout... naturel. Le cinéma et ses images mobiles ne leur offrent rien de mystérieux. Et tout ce qui, il y a vingt ou trente ans, nous arracha des exclamations émerveillées leur semble aussi éternel que le blé qui pousse et la pluie qui tombe.

Pourtant, ceux qui, à Paris, ont quatre ans viennent d'être absolument ébahis par un spectacle qu'ils n'avaient jamais vu. Au bord du trottoir, ils sont restés cois. Toute leur science faisait faillite. Un objet inédit, invraisemblable, passait, là, devant leurs yeux écarquillés. Il avait disparu de l'horizon de nos boulevards alors que ces bambins étaient trop petits pour y prêter attention. Ce fut vraiment une nouveauté, l'autre matin, lorsqu'il revint pour eux comme du fond de l'inconnu.

Ces enfants-là se souviendront toujours de l'une des plus vives émotions de leur jeunesse, celle qu'ils connurent le jour où circula de la Madeleine à la Bastille le premier autobus.

M. Raffin-Dugens, qui aime la publicité, doit être satisfait. Depuis son pèlerinage à Kienthal et ses algarades au Palais-Bourbon, la presse étrangère s'occupe de lui. Dans un long article sur la situa-

tion parlementaire en France, la *Nouvelle Presse libre*, de Vienne, organe prussien d'Autriche, fait son éloge :

« Il n'est pas besoin d'être prophète, dit-elle, pour prédire que ce représentant du peuple, obscur aujourd'hui, sera un jour un grand homme. »

En lisant ces lignes, M. Raffin-Dugens s'est vu ministre, président du conseil même.

Une seule chose l'a contrarié. Pourquoi diable cet organe étranger le traite-t-il de représentant obscur?

Cette absence de courtoisie à l'égard de M. Raffin-Dugens est bien coupable de la part d'un journaliste austro-boche.

On remarque dans le public que les nouvelles pièces en nickel de 25 centimes, les pièces trouées, ne circulent pas. C'est à peine si nous en avons vu quelques-unes, et elles se raréfient de plus en plus.

Le pourquoi? Plusieurs versions ont cours, comme à l'ordinaire; mais un fait est certain : les belles filles de la campagne, tentées par l'éclat de ces pièces neuves, si opportunément trouées, les enfilent et s'en font des colliers pas trop chers. Nous avons vu de ces colliers à la foire de Joinville!

Autre cause de la disparition de notre monnaie de nickel : elle est collectionnée par les Belges réfugiés en France, à qui elle rappelle le son de leur pays. Les cinq sous français et les cinq centimes belges sont pareillement troués, pareillement ornés d'une branche symbolique; mais le sou belge est plus petit et porte la couronne royale de « Belgique » au lieu du bonnet phrygien.

Il paraît que les deux piécettes alliées fraternisent au Havre... Ne pourraient-elles aussi fraterniser à Paris?

Un concours original.

Un journal picard nous apprend que, parmi les réfugiés du Nord qui ont trouvé asile à Caen, on vient d'ouvrir un grand concours de *minieries*, autrement dit de hâbleurs, ou de blagueurs.

En conséquence, les gens du Nord résidant à Caen sont invités à comparaître devant un jury et à lui raconter les plus énormes *minieries* qu'ils pourront imaginer.

Quel dommage que ce concours soit spécialement réservé aux gens du Nord!... Nous connaissons de braves commères parisiennes, et même des messieurs « graves et décorés » — selon la classique formule — qui, dans maints endroits, publics ou privés, salons ou wagons, rues ou restaurants, propagent des *minieries* qui mériteraient de gagner le premier prix.

Et cela prouve que le Midi exagère quand il revendique pour lui seul Tartarin. Non, Tartarin est de tous les pays et de tous les temps. Aussi bien, le Tartarin d'agueur et pourfendeur de Daudet ne peut que nous plaire; mais le Tartarin pessimiste et semeur de panique mériterait la schlague.

De quel bois on se chauffe!

Naguère, avant-guerre, lorsque les fagotins n'étaient pas si chers, nous voyions rarement les vieilles femmes ramasser du bois mort dans Paris.

Aujourd'hui que la moindre brindille a sa valeur commerciale nous croisons souvent des commères qui recherchent de menues branches sur l'asphalte des trottoirs. Et comme le snobisme n'est point l'apanage exclusif des « classes hautes », les petites gens se montrent d'autant plus fiers qu'ils rapportent leur bois mort d'un quartier plus chic.

C'est sans orgueil que l'on recueille les branchettes tombées sous les cèdres du populaire Jardin des Plantes. Mais... mais... il n'est point rare d'entendre, de gosse à gosse, des dialogues dans le genre de celui-ci :

— Où que tu prends ton bois de chauffage?

— Au parc Monceau!

— Mince, alors! Nous, c'est encore plus haut!

On le prend sur le boulevard!

— ...!!!

Après tout, si le fagot du boulevard est aussi pétillant que l'esprit du boulevard, il n'usurpe point sa réputation!

Il est quelque part en France, à Briare, une brave et digne fermière, Mme Salin, qui a, depuis le début de la guerre, ses dix fils sur le front, dont huit dans l'active ou la réserve et deux dans la territoriale.

A l'heure actuelle tous sont indemnes... Et souhaitons continuation de cette bonne chance à cette maman de soldats français.

Mais de quelles tranches doit être faite sa vie!

Le Veilleur.

LA SITUATION MILITAIRE

L'ennemi occupe le fort de Vaux, mais ne peut progresser au delà

La défense du fort de Vaux complètera parmi les plus héroïques épisodes de cette guerre terrible.

L'ennemi étant parvenu à s'emparer le 1^{er} juin, du bois de la Caillette et le 2^e juin du village de Damloup, la situation du fort devenait précaire, parce qu'il était exposé à des attaques convergentes par le nord et l'est.

Cependant aucune des tentatives de l'ennemi

Le succès russe se développe encore en Volhynie et en Bukovine

L'offensive russe continue à se développer, mais l'extrême sobriété des communiqués de nos alliés nous prive de tout détail. On devine seulement que de grands succès ont été obtenus à la fois en Volhynie où les Autrichiens se sont repliés sur la ligne du Stry pendant que les Russes sont entrés dans Loutsk, et en Bukovine, vers Czernowitz.

Il peut paraître singulier que nos alliés



Verdun en W.

pour déborder l'ouvrage soit à l'ouest, soit à l'est n'a réussi, à telles enseignes qu'aujourd'hui encore nous tenons fortement nos positions de part et d'autre des ruines qu'il vient d'occuper et qui forment une enclave dans notre ligne.

Il lui a donc fallu attaquer par le nord seulement. Ses assauts furieux, qui se sont répétés presque sans arrêt durant six jours, n'ont pu dépasser le fossé, d'où nous n'avons pu, de notre côté, le déloger. L'état-major allemand prétend que toute la superficie du fort avait été prise le 2 juin, la garnison ne tenant plus que dans les souterrains. Il est exact que la garnison, composée d'un bataillon, avait été contrainte de descendre en ses abris par la violence du bombardement. Mais l'ennemi tenait si peu la surface du fort qu'il n'a cessé de l'écraser de ses obus, pour empêcher la garnison de sortir et de se ravitailler.

Quoi qu'il en soit, la garnison a tenu l'assailant en respect pendant six jours, sans aucun ravitaillement, en des souterrains envahis d'une fange immonde, car le bombardement avait crevé toutes les canalisations. A-t-elle succombé à l'épuisement des munitions et des vivres, ou l'ennemi a-t-il employé contre elle des grenades suffocantes? C'est ce que l'histoire dira. Il nous suffit de constater pour le moment que l'ensemble de la position reste solidement en notre pouvoir et que toutes les attaques de l'ennemi sur nos tranchées ont été brisées par nos feux.

croient devoir faire jusqu'aux noms des localités où ils remportent leurs victoires — à quoi sert de cacher ce que l'état-major autrichien connaît déjà? Mais il n'est nullement certain que cet état-major soit si bien renseigné.

En effet, le bombardement qui précède une attaque a toujours pour effet de couper toutes les lignes téléphoniques.

Dans ces conditions, le commandant de l'unité est fort mal informé de ce qui se passe. Souvent il lui faut attendre la nuit close pour recevoir des nouvelles. Il n'est pas pressé lui-même de les transmettre, quand elles sont mauvaises. Si, par exemple, un fléchissement important s'est produit, il attend une contre-attaque qui a chance de rétablir la situation.

Le quartier général ne connaît alors qu'imparfaitement la position des unités engagées, et cette ignorance l'expose soit à ne pas envoyer les renforts où ils seraient nécessaires, soit à les diriger sur des points déjà occupés par l'adversaire, où ils se font massacrer en vain.

Ainsi la discrétion des communiqués russes est parfaitement justifiée; elle est même d'un bon exemple. Et il nous est aisé de patienter, quand chaque jour le nombre accru des prisonniers et des canons enlevés à l'ennemi nous apporte la preuve indéniable de la chute d'importantes positions.

Jean Villars.

LA VICTOIRE RUSSE

Nos alliés s'emparent de Loutsk et font onze mille nouveaux prisonniers

Pétrograd, 8 juin. — Les Russes se sont emparés de la ville de Loutsk et ont enlevé une série de nouvelles positions autrichiennes puissamment organisées.

En outre des quarante mille prisonniers signalés par le communiqué d'hier, les Russes ont fait, au cours de la journée écoulée, onze mille soldats prisonniers, cinquante-huit officiers, et ont capturé un grand butin de guerre.

Rome, 8 juin. — L'ambassadeur de Russie à Rome apprend que les Autrichiens ont évacué Loutsk, où plusieurs brigades cernées ont été capturées.

Les Alliés rappellent à la Grèce qu'ils ont des droits...

Et ils inaugurent une politique d'énergie

Nous pouvons préciser aujourd'hui quelques-unes des mesures — auxquelles nous avons fait allusion il y a quelques jours — prises par la France et ses Alliés à l'égard de la Grèce.

Les gouvernements de la France, de l'Angleterre et de la Russie ont fait savoir au gouvernement hellénique qu'en raison de ses tractations avec la Bulgarie et l'Allemagne ils prendraient toutes les mesures résultant des traités de 1827 et de 1830 pour la sauvegarde de l'unité et de la constitution de la Grèce, traités qui, d'ailleurs, conservent un caractère obligatoire aussi pour la dynastie régnante.

LE DISCOURS de M. de Bethmann-Hollweg

Est-ce une rupture avec les conservateurs?

Les péripéties de la « rupture avec les conservateurs » occupent toute une partie des mémoires de Bismarck. Cette rupture fut d'ailleurs le grand fait de la politique bismarckienne à l'intérieur de l'Empire après la guerre de 1870. On dirait que M. de Bethmann-Hollweg essaye de renouveler cette politique et de marcher dans les pas du Chancelier de Fer. Mais le chancelier d'aujourd'hui n'est pas coulé tout à fait dans le même métal que le fondateur de l'Allemagne, et là où Bismarck n'avait triomphé qu'avec peine, là où il avait failli se briser, il n'est pas encore dit que son pôle successeur réussira.

Les conservateurs, en Prusse, ne sont pas le parti discipliné que l'on se figure. D'après un dicton fameux, leur définition de la monarchie a toujours été : « Le roi absolu, à condition qu'il fasse notre volonté. » Leurs levées de bouillottes contre le pouvoir impérial, depuis quarante-cinq ans, ont été nombreuses et violentes. Depuis longtemps, il est certain que M. de Bethmann-Hollweg était en butte aux attaques des conservateurs qui cherchaient à le renverser en lui opposant Tirpitz. Une étrange et violente campagne de libelles et de lettres anonymes (la lettre anonyme a toujours joué un grand rôle dans la vie privée et publique allemande) était conduite contre le chancelier qui, d'ailleurs, ne manquait pas de répondre de la même encre. Enfin, l'autre jour, au Reichstag, M. de Bethmann-Hollweg a parlé haut et net, et il a jeté le gant aux conservateurs.

Les journaux allemands nous disent aujourd'hui ce que fut cette scène, très probablement historique, et qui semble annoncer pour la politique allemande un « nouveau cours ». Devant l'offensive du chancelier, la droite et les nationaux-libéraux sont restés muets de surprise et d'indignation. Les conservateurs écoutaient, les bras croisés, relevant avec peine leur fureur. A l'autre extrémité, la minorité socialiste, atterrée, se faisait également, tandis que les socialistes majoritaires laissaient percer leur satisfaction et que les paucres et le centre éclataient en applaudissements enthousiastes qui se répercutaient dans le public des



LA PRINCESSE YOLANDE DE SAVOIE



LE PRINCE DE GALLES

On affirme que des pourparlers déjà très avancés ont eu lieu pour de prochaines fiançailles entre le PRINCE DE GALLES, fils aîné du roi d'Angleterre, et la PRINCESSE YOLANDE DE SAVOIE, fille aînée du roi d'Italie. La princesse Yolande, qui est née en 1901, a seize ans. Le prince de Galles en a vingt.

[Le portrait de la princesse Yolande de Savoie que nous publions ci-dessus est de Mme Lucie Tardif.]

Ayuntamiento de Madrid

tribunes. Il n'en est plus, le public des tribunes du Reichstag, au temps où c'étaient les attaques du kronprinz et du parti militaire contre M. de Bethmann-Hollweg qu'il acclamait.

En somme, Guillaume II et le chancelier qu'il a choisi et maintenu jusqu'ici envers et contre tous viennent d'esquisser une manœuvre politique hardie. Au lieu de se laisser déborder par le mouvement populaire que la désillusion et le mécontentement ont créé en Allemagne, ils en ont pris la direction. Instinctivement ou suivant un plan préconçu, ils recommencent avec les catholiques, les progressistes et la sozial-demokratie ce que Bismarck avait fait avec l'opposition libérale, et ils comptent, non sans raison, s'appuyer sur des socialistes-nationaux de même que Bismarck s'était appuyé sur ses anciens adversaires libéraux, devenus grâce à lui nationaux-libéraux — ces nationaux-libéraux dont les héritiers sont aujourd'hui des sortes d'ultras.

Il ne s'agit plus, comme Bismarck encore, que de mener la lutte jusqu'au bout et de réussir. Mais ce qu'il faut remarquer tout de suite, c'est que, si Bismarck a dû combattre les exigences des conservateurs, s'il a connu l'ère des difficultés avec ce parti intraitable, c'était après la guerre de 1870 et non pas pendant. Ce trait suffit à indiquer la différence des deux époques et des deux guerres. Nous assisterons en spectateurs curieux et intéressés aux suites de cette rupture de l'union sacrée en Allemagne et aux conséquences du nouveau coup de barre de la politique impériale.

Jacques Bainville.

Le successeur de lord Kitchener n'est pas encore désigné

On ne parle pas seulement du général Robertson, mais surtout de MM. Lloyd George, W. Churchill et Milner

LONDRES, 8 juin. — M. Asquith, premier ministre, qui fait actuellement l'intérim du ministère de la Guerre, n'a pas encore eu le temps de s'occuper de la désignation du successeur de lord Kitchener.

Il ne semble pas d'ailleurs que la question doive être réglée aussi rapidement qu'on le croyait tout d'abord.

Bien qu'on parle toujours de sir William Robertson, chef d'état-major général, comme successeur possible de lord Kitchener, d'autres noms continuent à être mis en avant. On parle notamment de M. Lloyd George, ministre des Munitions; on fait remarquer que ce ministre, qui a déjà donné sa mesure comme administrateur au ministère des Munitions, semble particulièrement désigné pour succéder à lord Kitchener.

En effet, sir William Robertson ayant déjà la direction stratégique de la guerre, le ministère de la Guerre est maintenant plutôt en poste administratif.

On met aussi en avant le nom de M. Winston Churchill, bien que l'ancien premier lord de l'Amirauté ne jouisse pas actuellement de la confiance générale.

Le Times se déclare partisan de la nomination de M. Lloyd George.

De son côté, le Morning Post se déclare en faveur de lord Milner, qui a déjà fait ses preuves dans l'Afrique du Sud avant la guerre et qui depuis a joué un rôle important dans la politique anglaise.

Sur la proposition de M. Emile Constant, à laquelle se sont associés M. Georges Leygues, au nom de la commission des affaires extérieures et M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique au nom du gouvernement, la Chambre a voté, hier, à l'unanimité, la motion suivante :

« La Chambre interprète des sentiments de la France s'associant au deuil du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, et salue d'un souvenir ému et reconnaissant le volontaire de 1870, lord Kitchener, devenu le génial organisateur de la puissante armée britannique. »

Une manifestation analogue a eu lieu au Sénat où, sur l'initiative de M. Jénouvrier, une motion ainsi conçue a été adoptée :

« Le Sénat, profondément ému par la perte immense qui atteint la Grande-Bretagne dans la personne de lord Kitchener, saluant la mémoire de l'organisateur des armées qui, unies à celles des Alliés, assureront la prochaine victoire du droit, se souvenant, en outre, qu'il mit en 1870 la vaillance de ses jeunes années au service de la France en péril, adresse au gouvernement du Royaume-Uni, à la Chambre des Lords, l'hommage de sa douloureuse sympathie. »

Le général Joffre a adressé au général Robertson, chef de l'état-major impérial, un télégramme de condoléances.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 8 Juin (677^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Argonne, une mine allemande a explosé à la cote 235, Haute Chevauchée, sans nous causer de dégâts. Nous avons occupé la levée sud de l'entonnoir.

Sur la rive gauche de la Meuse, bombardement intermittent de nos deuxième lignes.

Sur la rive droite, lutte d'artillerie intense dans la région de Thiaumont-Douaumont.

Après sept jours de combats acharnés contre des troupes d'assaut sans cesse renouvelées, la garnison du fort de Vaux, arrivée à la limite de ses forces, n'a pu empêcher l'ennemi d'occuper l'ouvrage complètement ruiné par un bombardement furieux.

Nous tenons les abords immédiats du fort, ainsi que les tranchées à droite et à gauche, devant lesquelles toutes les attaques lancées par l'ennemi ont été brisées par nos feux.

Nuit relativement calme sur le reste du front, sauf à l'Hartmannswillerkopf, où la lutte d'artillerie se maintient très active.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, l'activité de l'artillerie s'est maintenue intense dans le secteur de la cote 304 et la région de Chattancourt.

Sur la rive droite, l'ennemi, après un violent bombardement, a dirigé des attaques successives sur nos positions à l'ouest et à l'est de la ferme Thiaumont. Toutes les attaques ont échoué sous nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses.

Canonnade violente dans la région à l'ouest de Pont-à-Mousson, intermittente sur le reste du front.

Les félicitations du Président de la République à l'empereur de Russie

M. le président de la République a adressé à Sa Majesté l'empereur de Russie le télégramme suivant :

Sa Majesté Nicolas II, empereur de Russie, grand quartier général russe.

La belle victoire remportée par la Russie apporte dans l'ensemble des opérations concertées entre les états-majors alliés une puissante contribution au succès commun. Pendant que, devant Verdun, des troupes françaises résistent avec un courage indomptable aux assauts répétés des Allemands, les vaillants soldats de Votre Majesté infligent à nos ennemis un sanglant échec.

La France a tressailli de joie à cette heureuse nouvelle, et je prie Votre Majesté de recevoir, pour Elle et son armée, mes plus vives félicitations.

Signé : RAYMOND POINCARÉ.

Les félicitations du président de la République au roi d'Angleterre

Le télégramme ci-après a été envoyé à Sa Majesté le roi d'Angleterre par le président de la République :

Sa Majesté le Roi d'Angleterre, Londres.

Maintenant que sont réunis tous les renseignements authentiques sur la grande bataille qu'une partie de la flotte britannique a livrée à la flotte allemande, la grandeur des résultats obtenus par les braves marins de Votre Majesté apparaît en un jour éclatant.

Le loyal souci de la vérité dont a fait preuve l'Amirauté anglaise rend aujourd'hui plus évidentes encore les heureuses conséquences du succès remporté.

Je prie Votre Majesté de recevoir, en même temps que mes sympathies pour les familles en deuil, l'expression de ma profonde admiration pour les victorieux combattants.

Signé : RAYMOND POINCARÉ.

AUX MAMANS

A l'époque actuelle, où le renchérissement de la vie se fait sérieusement sentir, pourquoi n'avoir pas recours pour l'alimentation de bébé à la Farine Lactée Nestlé, d'une haute valeur nutritive, qui la classe favorablement au point de vue de son coût, en tenant compte que sa préparation n'exige que de l'eau. En vente dans toutes les Pharmacies, Herboristeries et bonnes Epicerie.

LA VICTOIRE NAVALE ANGLAISE

Les pertes de la flotte allemande apparaissent de plus en plus lourdes

Les aveux partiels du gouvernement

BERNE, 8 juin. — Un télégramme Wolff, daté de Berlin, 8 juin, avoue les informations anglaises concernant la bataille navale du Jutland. Ce télégramme contient le passage essentiel suivant :

« Pour des raisons militaires, la perte des navires Lutzow et Hockick n'avait pas encore été publiée par nous jusqu'ici. Afin d'éviter les interprétations fausses de cette mesure, et surtout pour mettre fin aux légendes anglaises sur l'énormité des pertes, ces raisons doivent passer au second plan. Les deux navires en question ont coulé tandis qu'ils se rendaient au port pour y être réparés et après que des tentatives faites pour les maintenir à flot eurent échoué. Les équipages ont été sauvés. »

[Le Hockick (1912) était un croiseur protégé de 4.900 tonnes, longueur 130 mètres, vitesse 28 nœuds. Le Lutzow (1914) était un croiseur de bataille de 26.000 tonnes, longueur 210 mètres, vitesse 27 nœuds; l'équipage était d'environ 1.200 hommes.]

Le dreadnought Kaiserin a aussi été coulé

LONDRES, 8 juin. — Suivant l'envoyé spécial du Daily Express en Ecosse, le dreadnought Kaiserin, de 24.310 tonnes, portant 1.073 hommes d'équipage, qui avait été achevé en mai 1913, a été détruit dans le combat du Jutland.

[On sait que le communiqué anglais a annoncé la perte d'un cuirassé de la classe Kaiser; le dreadnought Kaiserin est un des vaisseaux de cette classe.]

La fin de l'Hindenburg

LONDRES, 8 juin. — Plusieurs marins qui prirent part à la bataille navale font un récit presque semblable de la fin du Hindenburg, dont le sort passait pour douteux.

Ces hommes disent que le vaisseau anglais Malaya soutint un terrible combat de deux heures en s'acharnant à la poursuite du vaisseau allemand. Le Malaya avait une vitesse exceptionnelle qui lui a permis de se rapprocher assez du Hindenburg pour le frapper à mort.

« Sur ce point, pas le moindre doute, déclarent les matelots; nous étions plus proches du dreadnought allemand que de tous autres navires ennemis et nous avons pu parfaitement reconnaître l'Hindenburg, battant pavillon amiral. Nous lui avons mis obus sur obus et, après quelque temps, nous l'avons vu se coucher sur le côté et couler. »

« Notre plus grand ennemi dans la bataille, ajettent-ils, fut le brouillard. Si nous avions eu plus de lumière, plus de jour, nous aurions coulé à fond presque tous les vaisseaux de la flotte allemande. » (Radio.)

Survivants anglais

AMSTERDAM, 8 juin. — Suivant avis officiel venu de Berlin, de petits croiseurs et torpilleurs allemands auraient recueilli en mer 19 officiers et 163 marins ayant appartenu aux équipages du Queen-Mary, de l'Indefatigable, du Tipperary, du Nestor et du Nomade.

Le commandant japonais Chikusuke-Shimozumi de la flotte japonaise, a péri à bord du croiseur Queen-Mary.

LIRE EN PAGE 8 : L'avance de l'heure légale est votée.

Nous commencerons dimanche la publication du grand roman inédit

LA CAGE D'ACIER

dû à la plume du vigoureux romancier qu'est MAURICE LANDAY

L'imagination puissante de l'écrivain s'est donné libre cours dans cette œuvre d'aventures pleine de tendresse, de beauté, de grandeur tragique, et dans laquelle aussi vibrent les plus nobles sentiments, l'héroïsme patriotique et la franche gaieté des personnages.

LA CAGE D'ACIER fera palpiter et sourire. C'est une œuvre bleue française.

DERNIERE HEURE

LA VICTOIRE RUSSE

Trois armées autrichiennes complètement défaites

LE COMMUNIQUÉ OFFICIEL CONSTATE "L'ENFONCEMENT PROFOND DU FRONT FORTIFIÉ DE L'ENNEMI"

PÉTROGRAD, 8 juin. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Nos troupes, développant leur offensive dans la direction de Revno-Kovel, en talonnant l'ennemi culbuté, ont enlevé, à la suite d'un combat, la région de la ville de Loutsk et ont occupé la ville elle-même.

En maints endroits, nos troupes se sont emparées non seulement de la ligne des rivières Ikva et Styr, mais, les ayant traversées, elles continuent leur offensive.

En Galicie, sur la Strypa inférieure, notre infanterie, appuyée par le feu de l'artillerie, a enlevé, par une poussée énergique, de puissantes organisations ennemies sur le front Trzybouchowscy-Yaslovelz. Nos troupes sont arrivées tout près de la ligne de la rivière Strypa.

En outre du total de 40.000 prisonniers et des trophées signalés hier, nous avons fait de nouveau, au cours des combats d'hier, 58 officiers et environ 11.000 soldats prisonniers; nous avons enlevé encore un nombre de canons et de mitrailleuses qui n'est pas précisé, des dépôts d'armes, des cuisines roulantes et du matériel téléphonique.

Les résultats des combats qui se sont déroulés du 4 au 7 juin en Volhynie et en Galicie, permettent déjà de considérer le succès réalisé comme une victoire importante de nos armes qui a déterminé l'enfoncement profond du front fortifié de l'ennemi.

Sur le front de la Dvina, au sud de Drinsk, dans la région des lacs, violente fusillade en maints endroits.

Les Allemands ont bombardé, par un feu concentré, la tête de pont d'Iskul.

Des tentatives répétées des Allemands pour progresser dans la région au sud de Smorgone, ont été repoussées par notre feu.

Au sud de Krevo, l'artillerie ennemie a déclenché des rafales de feu contre les positions de nos troupes.

Situation inchangée sur le front du Caucase.

PÉTROGRAD, 8 juin. — Les renseignements relatifs à l'offensive des armées du général Broussiloff signalent notamment que les Russes ont pris même des cuisines de campagne qui sont installées ordinairement à 15 ou 20 kilomètres du front, ce qui prouve que les Russes ont enlevé non seulement toutes les premières lignes ennemies, mais qu'ils ont pénétré dans les positions arrière de l'ennemi.

En ce moment, trois armées autrichiennes sont

complètement défaites, ayant leurs fronts percés en maints endroits, et battent précipitamment en retraite vers l'ouest, ayant perdu plus de 200.000 hommes et abandonné un énorme matériel.

On croit savoir que, lors de leur offensive dans le Trentin, les Autrichiens n'ont prélevé sur le front russe que cinq divisions qu'ils ont remplacées par de la cavalerie et de l'artillerie. Néanmoins, malgré cet affaiblissement presque sans importance des armées ennemies, les Russes ont défait trois armées autrichiennes et ont rompu leur front sur 150 verstes.

Les conséquences de la victoire russe, qui n'est pas encore achevée, sont déjà visibles et les Autrichiens, cherchant à parer à la rupture de leur front, ont déjà prélevé cinq divisions sur leur front des marais de Rakitino et ont commencé à ramener des troupes du front italien.

Nos alliés disposent d'effectifs considérables et d'une très forte artillerie.

PÉTROGRAD, 8 juin. — Les critiques militaires, se basant sur des renseignements de source sérieuse, constatent unanimement que les effets de l'artillerie russe dans les combats de Galicie ont surpassé toute attente.

Dans tous les secteurs attaqués, les batteries russes criblaient les tranchées ennemies avec une telle intensité que des dizaines de projectiles pleuvaient sur chaque mètre carré du terrain adverse, ou, par endroits, les barrières de fil de fer formaient jusqu'à vingt-quatre rangs.

Dans certains secteurs, l'artillerie russe, par de puissants tirs de barrage, désorganisait complètement les unités autrichiennes et, les immobilisant, les forçait à se rendre.

Tout le réseau de communications téléphoniques et télégraphiques de l'ennemi a été bouleversé par le feu russe, isolant ainsi les troupes ennemies en retraite.

Les milieux stratégiques compétents estiment que la ville de Lvoff court un grand danger stratégique.

ZURICH, 8 juin. — Les nouvelles autrichiennes sont unanimes à considérer l'offensive russe comme puissamment pourvue d'artillerie et d'infanterie; elles attribuent aux troupes du général Broussiloff un effectif d'environ 1.800.000 hommes.

Pour soulager le front autrichien, un conseil de guerre, réuni à Vienne, aurait décidé d'entreprendre une attaque contre la Dvina.

On craint en effet, à Berlin, paraît-il, que les lignes autrichiennes ne puissent pas résister à la pression russe.

Batailles acharnées sur le front italien

Les attaques autrichiennes sont rejetées

ROME, 8 juin. — Commandement suprême.

Dans la Haute Valtellina, nos alpins ont élargi la possession du massif alpestre de Ortler, occupant les cols des Camosci (3.199 m.), des Volontari (3.042 m.), de Ortler (3.359 m.) et la cabane de Hochjoch (3.530 m.).

Dans la vallée de Chiese, un détachement ennemi a attaqué notre poste de Scorzade en amont de Daone; contre-attaqué, il a été dispersé.

Dans la zone de la vallée de l'Adige, duel d'artillerie.

Les pièces de gros calibre de l'ennemi ont bombardé hier nos positions au sud de Rio Camerax et sur le Pasubio. Notre artillerie a dispersé des groupements autrichiens au nord de Marco (vallée de Lagarina) et de Vallarsa, et elle a pris sous son feu efficace les batteries de Pozzacchio.

Sur le front de Posina et de l'Astico, activité intermittente de l'artillerie.

Sur le plateau des Sette Comuni, la bataille est engagée le long de tout le front.

Le soir du 6 juin, après une intense préparation d'artillerie, l'ennemi a dirigé, à plusieurs reprises, des attaques contre nos positions au sud-ouest et au sud d'Asiago. La lutte a été acharnée pendant toute la nuit du 6 au 7 juin; elle s'est terminée le matin par la défaite des colonnes assaillantes.

Dans l'après-midi d'hier, l'adversaire a renouvelé ses violents efforts sur le centre et l'aile droite de nos lignes. Précédées par un intense bombardement, des masses profondes d'infanterie se sont lancées à plusieurs reprises à l'attaque de nos positions au sud d'Asiago et à l'est de la vallée de Campomonte; elles ont été rejetées chaque fois avec des pertes énormes.

Sur le reste du front et jusqu'à la mer, actions de notre artillerie et incursions habituelles de nos détachements.

Dans la zone du mont San-Michele, notre tir précis a causé des explosions et des incendies dans les lignes autrichiennes.

AU REICHSTAG

Le vice-chancelier avoue les privations du peuple allemand, mais il espère que la situation va s'améliorer.

GENÈVE, 8 juin. — On mande de Berlin :

Au cours de la discussion au Reichstag des questions alimentaires, M. Helfferich, secrétaire d'Etat, a déclaré :

« Nous sommes maintenant de l'autre côté du point culminant et nous pouvons laisser tomber quelques restrictions. »

« Jusqu'ici, il nous était interdit, par égard pour l'étranger, de parler des conditions fâcheuses provoquées par les cas de force majeure. Je puis maintenant en parler plus librement. Nous étions habitués à consommer annuellement 18 millions de tonnes de céréales panifiables, dont 2 millions importés. La dernière récolte qui a fourni 12 millions de tonnes ne comportait que les deux tiers de la récolte normale. Il en a été de même pour la récolte de l'avoine. En outre, l'importation n'a pas eu lieu. Si l'on ajoute à cela le blocus qui nous est imposé, contrairement au droit des gens, par l'Angleterre, ce qui a été accompli dans ce domaine constitue, en dépit des fautes commises et des déficiences, une des plus grandes prouesses de l'histoire. » (Vifs applaudissements.)

M. von Batocki, président de l'Office de l'alimentation de guerre, déclare que pour les dernières semaines de l'année économique l'alimentation populaire est sensiblement meilleure et est mieux assurée que pendant l'année précédente.

« De grandes quantités de sucre qui étaient primitivement destinées à nourrir le bétail sont maintenant employées à la consommation humaine. »

« Pour remédier à la pénurie croissante de la graisse, on a davantage recours au beurre de petit lait. »

« En vue d'assurer le ravitaillement en lait, les vaches doivent, avant d'être abattues, être examinées. »

« Nous avons pu, conclut M. von Batocki, nous en tirer l'an passé; nous pourrions certainement nous en tirer plus facilement d'affaire cette année avec une meilleure récolte. »

La Grèce s'émue des mesures prises par les Alliés

Une note du Foreign Office

LONDRES, 8 juin. — Le Foreign Office annonce que l'attitude du gouvernement grec relative à la situation créée par l'abandon du territoire grec aux troupes bulgares, a rendu nécessaires certaines mesures de précaution de la part des Alliés.

Le gouvernement britannique prend des précautions concernant l'exportation du charbon, et à l'égard des navires marchands grecs mouillés dans les ports anglais, en vue d'empêcher les approvisionnements d'arriver à l'ennemi.

La question des mesures restrictives concernant les ports grecs est examinée par les Alliés.

A Athènes

ROME, 8 juin. — Un télégramme d'Athènes au Secolo signale l'émotion qui règne à la suite de la proclamation de l'état de siège en Macédoine et des autres mesures énergiques de sûreté prises par les Alliés.

Le Conseil des ministres tient de nombreuses séances.

Le président de la Skouptchina a rendu visite hier à M. Skouloudis, et son entretien avec le président du Conseil s'est prolongé fort longtemps.

LA PERTE DU "HAMPSHIRE"

LONDRES, 8 juin. — Plusieurs cadavres des victimes du Hampshire ont été retrouvés, parmi lesquels le corps du lieutenant-colonel Fitzgerald. Le bruit selon lequel un canot avec des survivants aurait été retrouvé n'est malheureusement pas confirmé.

Le Scotsman donne quelques détails sur la perte du Hampshire. La mer était forte et le temps pluvieux. De la côte, on vit une colonne d'eau s'élever puis une fumée intense. Le navire disparut en une vingtaine de minutes.

Le correspondant naval du Daily Express croit que le désastre a été causé par une mine et non par un sous-marin, le temps étant trop mauvais et ces parages trop surveillés.

Après les cartes de pain, de viande, de sucre, les "cartes d'habits!"

Selon le Berliner Tageblatt, le gouvernement allemand va maintenant fixer des prix maxima pour toutes les étoffes en pièces ou travaillées.

En même temps seront créées des cartes d'habits qui seules donneront le droit d'acheter des vêtements, et qui ne seront elles-mêmes délivrées qu'après qu'il aura été prouvé que le besoin de nouveaux habits est absolument urgent.

CALCULS STRATÉGIQUES, par SAUVAYRE



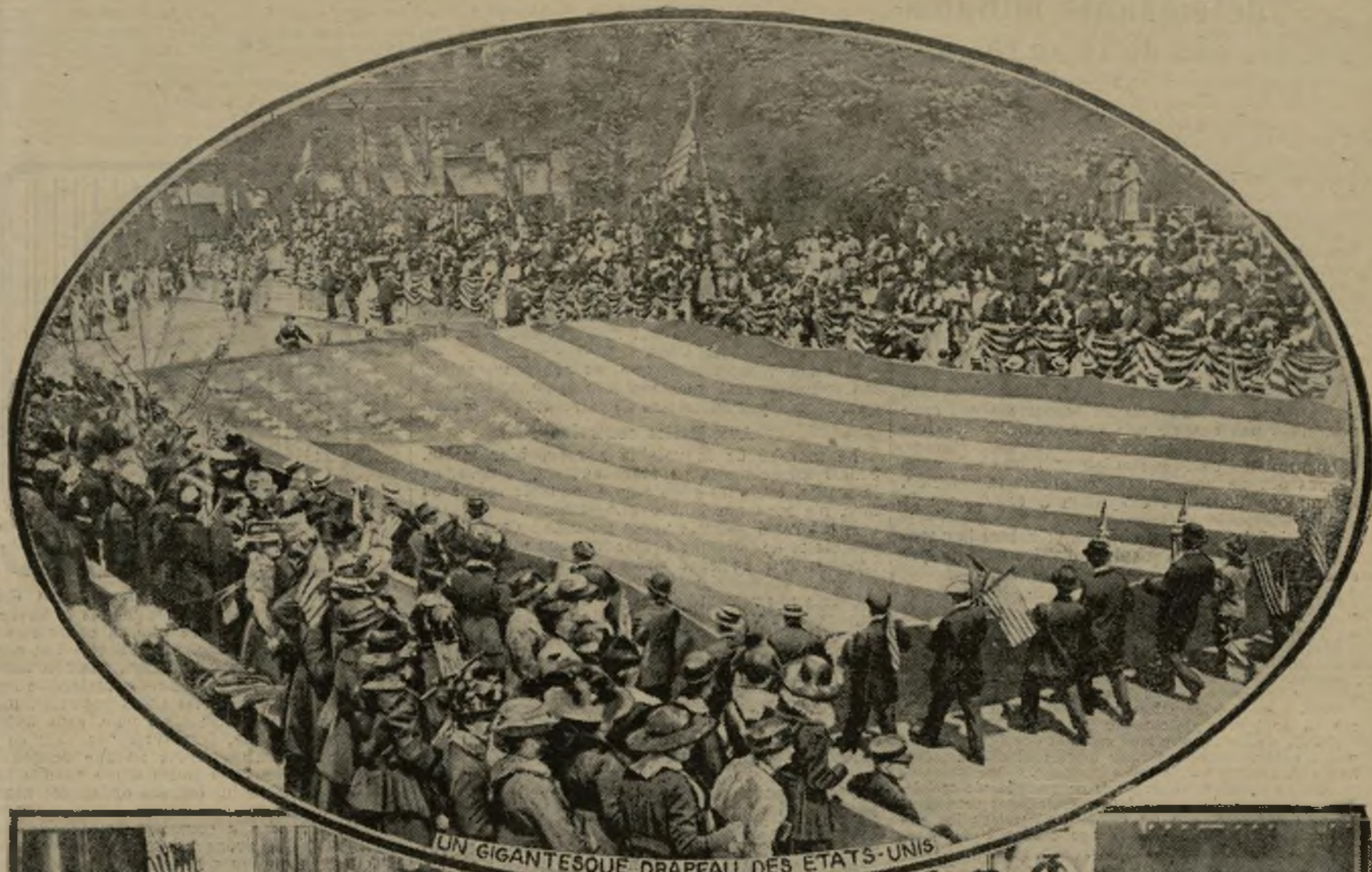
— Tu entends, Franz, pour la victoire, il faut multiplier les efforts!!
 — En attendant, les Russes sont en train de soustraire mes divisions...

Les souverains espagnols aux courses de Madrid



Le roi d'Espagne suit, heure sur heure, le cours des événements européens, et la reine, née Anglaise, partage ses préoccupations et, si l'on peut dire, ses préférences. Pourtant les souverains, parmi d'autres devoirs, ont ceux de vivre au milieu de leur peuple et de participer à ses plaisirs. C'est ainsi qu'Alphonse XIII, sportif fervent, se rend fréquemment aux principales réunions des courses madrilènes.

Pour les "Etats-Unis plus forts que jamais!"



En ce moment se dessine de plus en plus aux Etats-Unis un mouvement populaire en faveur de l'accroissement des effectifs militaires et de tous les moyens de défense de la nation. Ce mouvement, directement ou non, est rattaché aux campagnes menées avec une vigueur de plus en plus grande en prévision de la réélection présidentielle de novembre prochain. A New-York a eu lieu récemment une importante « parade » où sont intervenus un très grand nombre de partisans de la thèse : « Etats-Unis plus forts que jamais ! » Au cours de cette parade a été promené un immense drapeau étoilé salué par les acclamations de la foule.

L'heure sera avancée de soixante minutes dans la nuit du 14 au 15 juin

M. Honnorat a finalement obtenu gain de cause. Aussi bien au Sénat qu'à la Chambre, l'avance de l'heure légale est votée. Dans la nuit du 14 au 15 juin, a dit M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, toutes les horloges, administratives et autres, seront mises en avance de soixante minutes.

La réforme vint tout d'abord devant la Haute Assemblée avec le rapport de M. Guillaumet. Celui-ci ne cacha pas que la commission était un peu sceptique sur les avantages de la proposition, frappée des inconvénients qu'elle pouvait présenter, et presque décidée au rejet quand, le 3 juin, le gouvernement par un texte transactionnel se borna à demander une courte expérience qu'elle accepta.

— Regrettons seulement, dit M. Guillaumet, que le gouvernement, au lieu de recourir à cet artifice, n'ait pas changé par voie d'arrêtés les horaires des administrations.

Le ministre de l'Instruction publique est, nous l'avons dit, un partisan déterminé de la réforme. Il employa donc son éloquence à convaincre le Sénat.

Selon lui, la science n'a rien à voir dans la question : celle-ci est uniquement d'ordre économique et social.

Certes, dit-il, la vie paysanne est réglée d'après le soleil. Au contraire, la vie citadine ne tient pas compte du lever ni du coucher du soleil ; il y aurait grand intérêt à amener les habitants des villes à se lever et à se coucher plus tôt, car, aujourd'hui, en plein été, leur activité est trop souvent réglée d'après la durée du jour le plus court de l'année.

Voilà pourquoi le gouvernement s'est rallié à l'idée, née en Angleterre, de changer l'heure.

Il doit, d'ailleurs, être bien entendu que les établissements publics devront fermer leurs portes à la même heure qu'aujourd'hui, d'après l'horloge.

Ainsi se produira un décalage de toute la vie sociale. De ce décalage nous attendons de sérieuses économies dans la consommation du combustible ; dans les circonstances présentes, réaliser une économie de charbon, c'est faire acte patriotique.

Et M. Lintilhac applaudit.

M. Cabart-Danneville, président de la commission, vint dire que celle-ci s'était ralliée au texte transactionnel tout en conservant ses craintes :

— Lorsqu'un projet semblable a été discuté à la Chambre des Lords, a-t-il rappelé, lord Salisbury l'a qualifié de peu sérieux ; lord Balfour a traité la réforme d'inconsidérée.

— C'est dur pour les savants anglais qui l'ont préconisée, dit M. Painlevé.

On discuta encore quelques instants sur les résultats que pouvait avoir la réforme. Puis, sur une dernière intervention du rapporteur qui reconnut que le ministre de la Guerre et le ministre de la Marine s'étaient déclarés favorables à l'avance de l'heure, le Sénat vota, sans enthousiasme, le projet.

Un moment plus tard, M. Painlevé déposait ce dernier sur le bureau de la Chambre et en demandait la discussion immédiate.

M. Deschanel, président, lut aussitôt l'article unique :

Jusqu'au 1^{er} octobre 1916, à partir d'une date qui sera fixée par décret, l'heure légale fixée par la loi du 2 mars 1911 sera avancée de soixante minutes.

— Quelle est la date que le gouvernement compte adopter dans son décret ? demanda M. Ferdinand Bouge.

— La nuit du 14 au 15 juin, dit M. Painlevé.

Et, sans autre débat, le projet fut adopté.

La séance de la Chambre

Une séance des plus calmes. Vingt députés sont présents à l'ouverture.

M. Deschanel, qui préside, annonce le dépôt de demandes d'interpellation : de M. Paul Benazet sur l'affaire de Verdun ; de M. Maginot sur les directions et les méthodes par lesquelles le gouvernement compte assurer la victoire. Une troisième vient un peu plus tard : elle émane de M. Abel Ferry et vise l'état de défense de Verdun avant le 21 février. Toutes sont jointes aux interpellations de MM. Albert Faure, Margaine et de Chappedelaine, fixées au 16 juin, jour pour lequel on annonce le comité secret. M. Raffin-Dugens n'est pas encore inscrit, mais il a encore le temps ! Il sera certainement de la fête.

Et on aborde ensuite la discussion d'une proposition de loi socialiste qui aurait pour but d'organiser la production de guerre par la réquisition des mines et des établissements industriels. Par Dieu ! Notre production de guerre est maintenant organisée, son rendement est, dit-on, satisfaisant. C'est assurément le moment de tout modifier !

Comme nous l'indiquons, d'autre part, la Chambre a voté ensuite l'avance de l'heure légale. Séance aujourd'hui.

LA VIE TROP CHÈRE

Pour abaisser le prix de la viande

Une nouvelle ordonnance du préfet de police ne sera pas sans apporter quelque soulagement aux petits budgets. Elle interdit de façon absolue la vente de la viande au morceau, sans indication de poids.

La même ordonnance précise que la viande vendue non parée comporte les déchets pesés avec elle et doivent accompagner sa livraison ; il ne faut ajouter aucun déchet provenant d'autres morceaux. Enfin, lorsque la viande est vendue au quart d'os, le poids total des os adhérents ou non adhérents au morceau ne peut pas excéder le quart effectif du poids total.

La distribution du sucre

La distribution du sucre continue dans des proportions toujours aussi grandes. Dans la seule journée d'hier, le Syndicat de l'épicerie a distribué plus de 200.000 kilos.

Il semble, cependant, que les acheteurs soient moins nerveux et que le public a, enfin, compris qu'il n'était pas nécessaire de faire des provisions.

Aux Halles centrales

Le marché de la volaille a reçu, hier matin, 35.000 kilogrammes de marchandises, et celui de la mer, toujours gêné par le mauvais temps en mer, n'a reçu que 50.000 kilogrammes.

Il est resté pour la vente au détail des lots de poulets et de poissons suffisants pour que les ménagères qui se sont présentées aient pu être servies.

On n'a pas resserré de marée et il n'y a eu d'invendus à la vente en gros de la volaille qu'environ 100 kilogrammes de marchandises.

Arrêtés préfectoraux à Bordeaux et à Toulouse

En province, d'autre part, les arrêtés préfectoraux se multiplient.

A Bordeaux, au cours de la réunion du comité consultatif de taxation des denrées, le préfet de la Gironde a informé le comité qu'il avait demandé au ministre de l'Intérieur d'invoquer les préfets des principaux centres et le préfet de police à Paris à se concerter pour l'établissement d'une taxe sur la viande, afin d'éviter les inconvénients de mesures partielles. Il lui a communiqué, d'ailleurs, la réponse du ministre.

A Toulouse, en vertu d'un arrêté pris par le préfet de la Haute-Garonne, tout commerçant vendant au détail dans les communes du département est tenu d'afficher devant son magasin, et de façon à être lu par tous les passants, le prix auquel sont vendues ses marchandises.

Cet arrêté vise particulièrement certains articles d'épicerie, de boucherie, de charcuterie, vin, cidres, etc., énumérés dans un tableau dont un extrait doit être affiché par chaque commerçant.

LES DOUZIÈMES PROVISOIRES

La Commission du budget a voté la suppression du privilège des bouilleurs de cru

La commission du budget s'est rangée hier à l'avis du ministre des Finances au sujet de la question de l'alcool. Elle a adopté, en effet, l'article 12 du projet relatif aux douzièmes provisoires applicables au troisième trimestre de 1916, qui porte à 400 francs l'hectolitre le droit général de consommation de l'alcool et supprime, pendant la guerre et jusqu'à une date qui sera ultérieurement fixée par décret, le privilège des bouilleurs de cru.

Deux amendements, l'un de M. Camuzet, demandant la disjonction de l'article, l'autre de M. Charles Benoist, qui demandait la suppression du caractère provisoire des mesures envisagées, ont été repoussés.

M. Charles Benoist, qui réclame la suppression définitive du privilège des bouilleurs de cru, soutiendra son amendement devant la Chambre.

La commission du budget a pris, d'autre part, en considération un amendement de M. Pierre Ramel, qui tend à établir une taxe de guerre complémentaire de l'impôt général sur le revenu à laquelle seraient assujettis les réformés et exemptés, les hommes en sursis d'appel, les maintenus des tableaux A, B et C de la loi militaire de 1905, les mobilisables détachés dans les usines travaillant aux fabrications de guerre et les hommes des classes non encore appelées.

M. Raoul Péret a été autorisé à déposer son rapport. La discussion des douzièmes provisoires pourra, en conséquence, venir aux séances de mercredi 14 et de jeudi 15 juin.

Un nouveau tour au pressoir

M. Maguandé, député radical-socialiste de l'Aisne, vient de déposer au projet de douzièmes provisoires un amendement tendant à élever à 15 0/0, à partir de 1917, le taux de l'impôt sur le revenu actuellement fixé à 2 0/0. On sait que M. Ribot, ministre des Finances, a proposé de porter ce taux à 5 0/0.

Bonne besogne des Pilules Pink

M. Lepêtre est l'heureux père d'un garçon physiquement merveilleux. Son fils Robert mesure, en effet, bien qu'il n'ait que seize ans, 1 m. 80. et ce qui est plus rare, est très bien proportionné. Il s'en est fallu de peu que la maladie vienne jeter le trouble dans cet organisme si bien développé. Ayant contracté la scarlatine, le jeune Robert, entouré d'excellents soins, prit rapidement le dessus, bientôt tout danger fut écarté, mais la convalescence s'établit très difficilement.



« Mon fils, écrivait M. Lepêtre, a été très éprouvé par la scarlatine. Une fois la fièvre tombée, nous avions espéré que sa convalescence se ferait normale, rapide, étant donné son excellent tempérament. Il n'en fut rien, malheureusement. Malgré une nourriture choisie, malgré le repos et l'observation de tous les soins prescrits, mon fils ne reprenait pas. Il restait pâle, sans appétit, il était mélancolique, il n'avait pas l'air en train, et, bien qu'il n'ait repris aucune occupation, il se plaignait tous les jours d'une grande fatigue. Vos Pilules Pink lui ont été ordonnées heureusement. Du jour où il a commencé de prendre vos pilules, son état a complètement changé. A vue d'œil, nous lui avons vu reprendre des couleurs, des forces ; quelques semaines de traitement ont suffi pour le remettre complètement d'aplomb. Malgré nous, qui voulions qu'il attende encore, il a voulu reprendre son service d'employé de commerce. Il s'est très bien porté depuis. »

M. Lepêtre habite rue du 14-Juillet, à Moulins (Allier).

Après une maladie grave, lorsque l'organisme a été sérieusement éprouvé, la nature se charge d'elle-même du travail de réparation, c'est vrai, mais il est très acabreux de ne compter que sur la nature, dont le travail est fort lent. Les rechutes sont là qui guettent et il est beaucoup plus prudent d'aider la nature. Les Pilules Pink sont souveraines dans ce cas. Donnant du sang riche et pur avec chaque pilule, tonifiant en même temps le système nerveux, elles mettront en quelques jours un convalescent sur pied — l'exemple que nous venons de citer en est une preuve — alors que, sans leur intervention, le malade aurait pu traîner plusieurs mois.

Les Pilules Pink sont souveraines dans tous les cas de pauvreté du sang et de faiblesse des nerfs : anémie, chlorose des jeunes filles, faiblesse générale, maux d'estomac, épuisement nerveux, irrégularités.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Delfa, Paris ; 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les 6 boîtes, franco.

Les ajournés et exemptés des classes 1913 à 1917 seront convoqués le 1^{er} août

A la commission de l'armée de la Chambre, M. Pédaya, président, a donné hier connaissance d'une lettre du ministre de la Guerre lui faisant connaître qu'il avait fixé au 1^{er} août la date de convocation des exemptés et ajournés des classes 1913 à 1917.

La commission de l'agriculture a voté, d'autre part, un vœu demandant au ministre de la Guerre de convoquer ces ajournés qu'après la première quinzaine de septembre, afin qu'ils puissent participer aux travaux de moisson et de fenaison.

Pour "l'Œuvre des Réformés de la Guerre"

D'un anonyme, Paris.....

Les Établissements

**Jamet-Buffereau sont les
mieux organisés pour vous
apprendre chez vous ou sur
place : Comptabilité, Sténo, etc.**
Paris, 26, R. Rivoli. — HOMMES ET DAMES.
NANCY, 20, Faub. St-Jean. BORDEAUX, 67, Cours Pasteur.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Deux épouses

Mme Pelamourgue et Mme Courchinat étaient inséparables. Voisines de palier, dans une de ces immenses et inconfortables bâtisses qui étalent leur laidur dans les arrondissements de la périphérie, les deux femmes étaient constamment, suivant la pittoresque expression de leur commune concierge, « fourrées l'une chez l'autre ». La première ne pouvait se décider à faire une emplette sans consulter la seconde; et celle-ci n'aurait su faire cent mètres dans Paris sans être accompagnée de celle-là. Au surplus, elles se détestaient.

Que d'envies mesquines, que de rancœurs inavouées, que de jalousies hargneuses, dissimulait cette grande intimité ! Seuls, M. Pelamourgue et M. Courchinat, bureaucrates corrects, mais psychologues médiocres, auraient pu, en rapprochant les aigres confidences faites à chacun d'eux par son épouse respective, mesurer l'intensité des mauvais sentiments qui animaient, à l'égard l'une de l'autre, les deux voisines. Mais ils n'en avaient cure, et ne parlaient guère, le premier que de sa banque, le second que de sa compagnie d'assurances.

Lorsque Paris, en juillet 1914, se sentit secoué du grand frisson sacré, qui précède et annonce les événements historiques, et que sa population, enfiévrée par l'imminence d'une guerre terrible et glorieuse, se haussa sans effort au niveau des peuples héroïques, les deux voisines, comme tout le monde, ouvrirent, pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté la caserne, leurs livrets militaires, et consultèrent leurs fiches de mobilisation. Tous deux appartenaient à la réserve de l'active, mais M. Pelamourgue partait le troisième jour, et M. Courchinat le treizième jour seulement. Et Mme Pelamourgue, quelque sincère et profond que fût son chagrin à la pensée de l'inévitable séparation, ne put s'empêcher d'en triompher, et de faire sonner assez haut ce qu'elle considérait comme une supériorité. Mme Courchinat dévora son humiliation en silence, mais, bien qu'elle fût, au demeurant, une épouse aimante et attentionnée, elle en voulut presque à son mari de ne partir que le treizième jour !

Cependant, la guerre ayant éclaté, les deux hommes avaient rejoint leurs régiments, et les femmes, gardiennes du foyer, se consumaient d'anxiété, en lisant les maigres communiqués, et tremblaient à la fois d'enthousiasme patriotique et d'effroi conjugal.

— Le mien est dragon ! avait déclaré, non sans emphase, Mme Courchinat, qui savait que le mari de sa voisine était simplement fantassin.

Et, en prononçant ces quatre mots, elle évoquait, d'un geste large, les grandes chevauchées, les charges folles, les prouesses épiques, prenant ainsi, pensait-elle, une éclatante revanche du départ plus tardif de son cher cavalier.

Mais Mme Pelamourgue ne se laissa pas abattre. En quelques phrases bien senties, elle démontra que le rôle de la cavalerie, dans la guerre moderne, était bien mince, tandis que l'infanterie restait ce qu'elle avait toujours été : la « reine des batailles ».

Chaque jour, la discussion reprenait, puis se précisait et s'aggravait. Laissant de côté les rivalités d'armes, les deux femmes se prirent à commenter, avec une ignorance égale, mais dans des sens opposés, les événements qui se précipitaient. Mme Pelamourgue s'étant révélée optimiste à outrance, Mme Courchinat se découvrit un irrémédiable pessimisme. La première accueillait sans contrôle les plus invraisemblables racontars, pourvu qu'ils flattassent son optimisme, et rejetait sans examen la possibilité d'un échec, même partiel. La seconde, au contraire, affectait un scepticisme attristé quant aux bonnes nouvelles, tandis qu'elle disait en apprenant les mauvaises : « Je l'avais bien dit... Et ce n'est pas fini ! »

Puis, avec un soupir, elle ajoutait : « Qui sait ce que l'on nous cache encore ? » Alors, Mme Pelamourgue trépignait d'impatience et se tenait pour ne point griffer sa voisine... Les alternatives d'angoisse affolante et d'espoirs inouïs, qui marquèrent les premiers mois de la guerre, entretenirent l'éternelle querelle entre les deux femmes, si bien qu'un jour Mme Pelamourgue, dont l'irritation s'accroissait du fait que son mari était aux tranchées et patageait dans un mètre de boue, en vint aux personnalités, et flétrit, avec une véhémence encore inouïe, la « fainéantise » des cavaliers, qui, selon elle, « restaient à l'arrière », tandis que les fantassins se faisaient tuer. La femme du dragon pâlit sous l'injure, mais se tut... Seulement, quelques semaines plus tard, elle annonça : « Mon mari, las de l'inac-

tion, vient de passer, sur sa demande, dans l'aviation... » Et Mme Pelamourgue pâlit à son tour... L'aviation ! l'arme romantique par excellence ! Elle faillit, durant quelques secondes, mépriser son pauvre troupière ; mais elle eut soudain la vision d'un homme tout couvert de fange, grelottant de froid, mais « tenant » malgré tout, sous la pluie diabolique des projectiles boches, et alors elle frémit, se méprisa elle-même, et, mentalement, demanda pardon à l'humble soldat, qui était en train de sauver le pays, tandis qu'elle-même bavardait inconsidérément. Mais sa haine contre la voisine s'accroît de toute la honte laissée par le mauvais sentiment qui avait failli écloquer.

D'ailleurs, Mme Courchinat devint bientôt insupportable. Les prouesses de son mari égalaient, à l'entendre, celles des rois de l'aviation. Il « descendait » des taubes et des aviatiks avec une maîtrise incomparable, et toujours avec le sourire. Le ruban de sa croix de guerre n'était plus assez long pour toutes les palmes qui l'ornaient. Et sa femme s'épanouissait de vanité satisfaite, tandis que Mme Pelamourgue pensait mourir de jalousie exaspérée... Et voici que la femme de l'aviateur passait tout doucement du pessimisme à l'optimisme, tandis que, naturellement, sa voisine subissait l'évolution contraire.

L'humble fantassin qui, avec cette simplicité dans la bravoure qui donne tant de charme au soldat parisien, accomplissait patiemment son devoir pénible et périlleux, écrivait chaque jour à sa femme des lettres pleines de courage tranquille et de bon sens inébranlable. Mais un jour, ces lettres quotidiennes vinrent à manquer subitement. Mme Pelamourgue connut l'affreuse anxiété, répouvantable incertitude... Des semaines s'écoulèrent et la douleur de l'épouse devint affolement... Brusquement, Mme Courchinat avait cessé ses visites, et Mme Pelamourgue ne s'en plaignait point, préférant être seule pour ressasser sa souffrance.

Enfin, la terrible nouvelle fut officielle, et la malheureuse veuve, en proie au désespoir le plus profond, sanglotait, lorsque sa voisine, toute blême, entra chez elle. La veuve, craignant des condoléances hypocrites et banales, fit un geste pour écarter la fâcheuse ; mais celle-ci prononça d'une voix étranglée :

— Ah ! mon amie, je sais votre grand malheur ; mais je suis bien à plaindre aussi... Mon mari m'a menti ; il n'est pas aviateur, mais employé dans un bureau des services de l'aviation... quelque part dans la zone des armées. Le vôtre était un héros ; le mien est un embusqué !

Alors, les deux femmes mêlèrent leurs larmes, pleurant, l'une son bonheur détruit et l'autre ses illusions perdues.

Léon Groc.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— A l'occasion de l'anniversaire de S. M. le roi George, le roi Nicolas de Roumanie vient d'envoyer à S. M. britannique une dépêche de félicitations.

Le roi d'Angleterre a répondu par un télégramme de remerciements.

— S. A. R. le prince de Monaco est en ce moment à Londres.

— S. A. R. la comtesse de Paris est arrivée au château de Randan, venant de Madrid.

MARIAGES

— En la chapelle catholique de Beatenberg (Oberland bernois), M. l'abbé Peter, Alsatien-Lorrain, curé d'Interlaken, a béni le mariage du commandant Couvigny de La Romère, du 122^e d'infanterie, interné en Suisse, avec Mlle Henriette-Emilia Blanc, de Rodéz.

— Le mariage de Mlle Auguste de Foras, fille aînée du comte et de la comtesse Max de Foras, avec M. Charles Camille, premier secrétaire de la légation des Etats-Unis d'Amérique à Berne, a été célébré, le 5 juin, en l'église paroissiale de Thonon.

— Nous apprenons le mariage de M. Jean Boverie, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Nelly Boverie, fille d'Eugène Boverie, l'éminent statisticien regretté.

DEUILS

— Les obsèques de M. Emile Foguet, de l'Académie française, auront lieu demain samedi, à midi. On se réunira à l'église Saint-Etienne-du-Mont. Prière de considérer le présent avis comme tenant lieu d'invitation. Ni fleurs, ni couronnes.

— Ce matin, à 10 heures, une messe de requiem sera célébrée à l'église anglicane catholique Saint-Georges, 7, rue Auguste-Vaquerie, à la mémoire de lord Kitchener.

Nous apprenons la mort :

De M. Léo-Antoine-Evariste Desautels, docteur médecin, officier de l'instruction publique, ancien conseiller général, décédé à Niort. Le défunt était un des plus érudits étudiants du Poitou ;

De M. Jean de Lucy de Fossorieu, sous-lieutenant au 122^e d'infanterie. Cité à l'ordre de l'armée. Mort pour la France, à 3... le 1^{er} mai, âgé de vingt-deux ans ;

De M. Ludovic Petit, avocat honoraire, président de l'Association d'aide aux veuves de militaires, décédé à Rouen.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

Ayuntamiento de Madrid

Le blessé a-t-il le droit de disposer de lui-même ?

Une discussion à l'Académie de Médecine

L'Académie de Médecine a mis hier à son ordre du jour une question d'actualité saisissante.

Le problème se pose de la façon suivante : Un soldat blessé a-t-il le droit de refuser tel traitement, tel mode d'examen que le médecin estime indispensable pour établir le diagnostic ou hâter la guérison ? Autrement dit : qui doit l'emporter, du droit du blessé ou du devoir du médecin ?

La chloroformisation, a dit à cette séance M. P. Reynier, peut rendre de très grands services, en dehors de toute opération chirurgicale. Elle peut permettre en effet de reconnaître une contracture hystérique, de dépister une simulation, de mobiliser rapidement une articulation raidie par une immobilisation prolongée. Or, cette chloroformisation, le médecin militaire n'a pas le droit de l'imposer. Il se heurte souvent au refus formel de soldats qui craignent qu'on décèle leur simulation ou qui, dans l'espoir de retourner dans leurs foyers, préfèrent ne pas pousser plus loin leur guérison. Les services de mécanothérapie restent comme ressource, mais là encore, à défaut d'une surveillance individuelle impossible, les blessés tentent de réduire à néant les soins qui leur sont conseillés. La conclusion est que nombreux sont ceux de ces hommes qui aboutissent, en fin de compte, à la réforme, alors que l'anesthésie, dispensée à propos et à temps, ont permis de les rendre rapidement à l'armée.

Voilà les faits. Cependant, ajoute M. Reynier, le soldat ne peut refuser une vaccination antivaricelleuse ou antityphique sans commettre une grave faute militaire entraînant des sanctions plus ou moins sévères.

La conclusion, on le devine, est que le soldat doit se soumettre aux traitements qui lui sont imposés, la chloroformisation avec les méthodes modernes étant d'ailleurs sans danger.

Mais ce cas à lui seul soulève toute la question des droits du blessé. L'emploi du chloroforme n'est pas aussi inoffensif que le dit M. Reynier, et, sur ce point, les avis sont très partagés. MM. Pierre Marie, Quénu et Vaillard, tour à tour, prirent part à la discussion, ce dernier estimant qu'on ne saurait assimiler la chloroformisation à la vaccination antityphique qui est obligatoire depuis la loi Léon Labbé.

Pour résumer ce débat, il y a évidemment, entre le droit du blessé de disposer de lui-même et le devoir du médecin, qui s'efforce de le rendre le plus tôt possible à l'armée, un grave conflit qu'il importe de régler.

C'est pour envisager cette solution que les pouvoirs publics ont demandé à l'Académie de Médecine de faire connaître son opinion et celle-ci a nommé à ce sujet une commission qui rédigera un rapport dans le délai le plus bref.

Les prêts de titres de pays neutres à l'Etat

De nombreuses valeurs des pays neutres peuvent être prêtées à l'Etat. Le Journal officiel a publié les listes de ces valeurs les 5 et 24 mai derniers ; la dernière de ces listes comprend des valeurs américaines : actions ou obligations de chemins de fer, de sociétés industrielles, de compagnies minières.

Ces diverses catégories de titres sont en nombre important dans nos portefeuilles. Aussi l'appel adressé par le ministre des Finances ne peut-il avoir que de très heureuses conséquences sur les cours du change français à l'étranger.

Ces prêts sont d'un grand intérêt pour le pays. Ces opérations s'effectuent sans aucuns frais pour les porteurs de ces valeurs qui y trouvent un réel avantage. En effet, ils recueillent une augmentation de leur revenu brut annuel d'un quart, soit de 25 0/0, sans compter la prime éventuelle du change sur les coupons de leurs titres. Et cela, tout en conservant leurs droits à encaisser la prime d'amortissement desdits titres, et à réaliser ces valeurs avec le certificat négociable qu'ils reçoivent contre leur dépôt.

Ce dépôt, comme il a été déjà dit, peut être effectué en titres timbrés ou non timbrés à la Banque de France, aux agents de change, aux établissements de crédit et aux principales banques.

Ces intermédiaires remettent au Trésor les titres prêtés. Ils donnent en échange de ces valeurs des certificats négociables aux prêteurs. Ils acquiescent à ces derniers l'encaissement et le paiement des coupons des titres. Ce sont les intermédiaires qui restent en face des prêteurs.

L'opération annoncée a donné déjà d'excellents résultats, et, pour l'intérêt du crédit du pays, nous devons chacun suivant nos moyens y participer.

ECOLE Boulevard Pichon, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

THÉÂTRES

Au théâtre municipal du Châtelet. — Le théâtre du Châtelet devant fermer ses portes mardi prochain, pour sa clôture annuelle, les *Exploits d'une petite Française* n'auront plus que cinq représentations, trois soirées : samedi, dimanche et lundi, et deux matinées : dimanche et lundi.

La réouverture aura lieu le samedi 12 août avec le même spectacle.

Au théâtre Antoine. — Demain samedi, à 8 h. 30 très précises, répétition générale de la *Revue du théâtre Antoine*, en deux actes, de M. Albert Willemetz, musique de M. Maurice H. Jacquet, et de *l'École du Piston*, un acte inédit de M. Tristan Bernard (Vilbert, Marguerite Deval, Fallau, Albany, Yvonne Printemps).

Le service de première sera reçu le dimanche soir, le service de seconde lundi soir. Matinées dimanche et lundi, à 2 h. 30.

Au Palais-Royal. — *Le Veilleur de nuit*, de M. Sacha Guitry, a réalisé encore hier la plus forte recette de tous les théâtres de comédie de Paris, à l'exception de la Comédie-Française, et cela prouve que le public parisien n'a pas cessé d'être un excellent juge.

CINEMAS -- ATTRACTIONS

AU GAUMONT-PALACE, « LE ROI DE LA MONTAGNE »

Le nouveau programme comprend deux films Gaumont : *le Roi de la montagne*, drame d'aventures, et *la Nuit tragique*, roman dramatique ; une hilarante comédie : *Charlot au music-hall* ; *Roulé de Zan se venge*, amusante fantaisie. Après une documentation par le cinéma en couleurs naturelles sur les différents championnats, romestibles et vénérables, une série de films de guerre.

Location 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

OMNIA-PATHÉ (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés). Nouveau triomphe pour Mlle Robinne dans *Jaloux de demain*, drame de M. Daniel Riche, d'après Marc Mario. Un autre drame, *Aux abîms* est tout à fait captivant. Un film scientifique, remarquable, *les Plantes au cinéma accéléré*. Il y a encore un ciné-proverbe, *Chacun son métier*, joué par Nilvers et Mlle Paule Morly, et une vue comique américaine, *la Statue du gladiateur*, avec les désopilants Helme et Loule. De belles actualités militaires : *Sur la Meuse* ; *En Orient* ; *Notre escadre à Malte* ; *le Pathé-Journal*, tout cela forme un programme qu'on ne peut trouver nulle part aussi bien varié, aussi intéressant.

A L'OLYMPIA. — Cette semaine, à l'Olympia, Maurice Berteaux, la célèbre troupe japonaise, les *Hamamuras*, le *Flying Danward*, la divette *Rose Amy*, les comiques *Thurber and Thurber*, *Druck*, *Lucy Dercymon*, *Fernandez*, *Hédé*, de *Wyrne duo*, *Sisters Sturm*, *Lina Bernie*, *Milzie d'Orsay*, etc.

Aujourd'hui, matinée. Fauteuils 1 fr. ; soirée, 1, 2 et 3 fr. Dimanche et lundi, à l'occasion des fêtes de la Pentecôte, deux grandes matinées.

VENDEMI 9 JUIN

Comédie-Française. — A 8 heures, *Printemps*.
Opéra-Comique. — Samedi, à 7 h. 45, *la Traviata*, *Lumière et papillons*. En matinée, gala au bénéfice des Soldats aveugles, *Madame Sans-Gêne*.
Odéon. — A 8 h. *Tricoche et Cacolet*.
Théâtre Antoine. — *Relâche*.
Ambigu. — A 8 heures, *la Femme X...*
Apollo. — A 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Polash et Perlmutter*.
Châtelet. — Matinée dim. et lundi, à 2 h. Soirée sam., dim. et lundi, à 7 h. 30, *les Exploits d'une petite Française*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 20, *le Contrôleur des wagons-lits*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *le Château de la mort lente*. (Matinée mercredi.)
Gymnase. — A 8 h. 50, *la Charrette anglaise*.
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue.
Théâtre Michel. — A 8 h. 20, *Une nuit orangeuse*. A 9 h., *Paris*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flambee*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Veilleur de nuit* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès, Chez les Benoiton. Matinée jeudi et dim.

AIX-LES-BAINS

La SAISON est OUVERTE

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 9 JUIN 1916

40

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{me} Claude LEMAITRE

CHAPITRE XXI

On avait satisfait dans la mesure du possible au désir de retraite de ce blessé et il avait été isolé dans un retraits de la salle, grâce à des paravents et à des rideaux blancs.

Très las, souvent somnolant, Didier végétait dans les odeurs de chloroforme et d'iode des opérations et des pansements.

Il était d'une lucidité parfaite, s'intéressant aux faits des armées et écoutait religieusement le communiqué officiel que lui lisait une jeune infirmière chaque jour.

Lorsque le médecin ne touchait pas à ses plaies, il souffrait peu. Sa chair dépourvue de sang, à peu près morte, ne sentait presque plus rien.

Maïs ses yeux bleus gardaient toute leur vivacité et elle était remarquable. Son regard errait sur le ciel, sur les arbres dont on voyait les cimes par la fenêtre, en face de son lit.

Ce même regard interrogeait, et avec quelle précision, sur son état les gestes et les sourires de ceux qui l'approchaient.

Les yeux sont bons, disait le chirurgien en chef, quand il parlait d'extraire des projectiles de ce corps délabré.

Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Hôtel du Libre Echange*.
Tristram-Livry. — A 8 h. 15, *la Traviata*.
Variétés. — A 8 h. 30, *la Belle de New-York*.
Vaudaville. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions. Le plus beau spectacle de music-hall.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *le Roi de la montagne* ; *la Nuit tragique* ; *En Alsace*. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (21, Bd des Italiens). — De 9 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *Jaloux de demain* (Mlle Robinne) ; *Chacun son métier* ; *Sur la Meuse* ; *En Orient*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *La dame au papillon noir* ; *le Roi de la montagne* ; *l'Escadre française à Malte*.

La Bourse de Paris

DU 8 JUIN 1916

Les tendances du marché sont aujourd'hui tout aussi satisfaisantes que la veille, en dépit de quelques régressions dans certains groupes, dans celui des valeurs espagnoles, notam-

ment, où les cours ont, d'ailleurs, témoigné de la plus grande résistance.

Du côté de nos rentes, il convient de signaler la reprise de notre 3 0/0 à 63 et la nouvelle avance du 5 0/0 à 88,40. Aux fonds étrangers, l'Extérieure se consolide à 78,80 ; Russe Consolidé en progrès à 71,05 contre 70,55 précédemment.

Établissements de crédit peu modifiés.

Grande forêt des Chemins français : le P.-L.-M. passe à 1.029, l'Orléans à 1.185.

En lignes espagnoles, le Nord-Espagne se tasse à 452, les Andalous à 384 ; Saragosse sans changement à 452.

Le Rio est résiliant à 1.725, l'Albion à 870.

COURS DES CHANGES

Londres, 23.15 1/2 ; Suisse, 112 1/2 ; Amsterdam, 847 ; Pétersbourg, 184 1/2 ; New-York, 501 ; Vienne, 92 1/2 ; Barcelone, 502 1/2.

METALLS A LONDRES

La livre de 100 grammes. Du jour : Cuivre Chili disp., 423 1/2 ; étain liv., 2 mois, 125 ; électrolytique, 111 ; étain comptant, 181 1/2 ; étain liv., 3 mois, 184 3/4 ; plomb anglais, 87 1/4 ; zinc comptant, 88 ; argent, l'once 31 gr. 4035, 31 d. 13/16.

CINÉMA DES NOUVEAUTÉS AUBERT-PALACE

(Juste en face du Crédit Lyonnais)

Les Parisiens pourront applaudir cette semaine un véritable programme de gala dans la somptueuse salle de l'Aubert-Palace, 24, boulevard des Italiens (juste en face du Crédit Lyonnais). Citons : Actualités militaires importantes : *Revue et prise d'armes en Alsace d'un bataillon de chasseurs alpins* ; *l'Escadre française à Malte*. Un film sensa-



« LE ROI DE LA MONTAGNE »

tionnel : *le Roi de la montagne*, drame d'aventures ; *le Billet à ordre*, comédie américaine ; *Charlot au music-hall*, scène comique ; *Une nuit tragique*, drame émouvant ; *les Monts d'Auvergne*, plein air ; *Nouveautés-Journal*, faits divers mondiaux, etc. Grand orchestre symphonique. Séances permanentes de 2 heures à 11 heures.

A TIVOLI-CINÉMA

Tivoli-Cinéma nous présente cette semaine un programme incomparable dans lequel on applaudira : *la Dame au papillon noir*, grand drame sensationnel ; *l'Anniversaire*, comédie dramatique interprétée par Mlle G. Robinne ; *Chacun son métier*, scène comique ; *Un Billet à ordre*, comédie américaine ; *le Roi de la montagne*, dra-



« L'ANNIVERSAIRE »

me d'aventures. Actualités militaires : *Revue et prise d'armes en Alsace d'un bataillon de chasseurs alpins* ; *l'Escadre française à Malte*. *Tivoli-Journal*, faits divers du monde entier, etc. Rappelons que Tivoli-Cinéma, 11, rue de la Douane, donne tous les jours des matinées à 2 h. 1/2 avec le même programme que le soir. Loc. Tél. Nord 26-44.

— Il nous restera un jour dans les mains, insinuaient ses aides moins rassurés.

Et Didier sortait une fois encore de la léthargie des stupéfiants. Il avait la légèreté d'un objet qui surnage parce qu'il n'a plus conscience du mal. L'apprenti n'achevait pas une existence qui ne tenait plus qu'à un fil.

Ce phénomène pouvait s'expliquer par le prodige que les bonnes gens appellent « avoir l'âme chevillée au corps ».

M. Durand de Bland était un souffle, un rien, un regard ardent sous le toupet de fins cheveux qui repoussaient peu à peu. Ce nimbe léger auréolait son front d'une fumée qui évaporait peut-être tout doucement ce qui restait de vie dans cet être fragile.

Des soins exquis entouraient le mourant, qui, discret et tenace, montrait de la grâce jusque dans son agonie.

« Comment, pourquoi vivait-il ? Il défiait la physiologie, la chirurgie et la médecine. »

— Il ne peut pas guérir, disait-on, et cependant il respire encore.

On le citait en exemple aux désespérés. Son cas permettait à des blessés d'exhaler leur dernier soupir avant d'avoir perdu tout espoir de rétablissement.

— Voulez-vous voir votre femme, votre fille, un ami ? lui demandait-on chaque jour.

Didier secouait la tête, il refusait ces consolations :

— Trop malade, cela les impressionnerait.

— Faites leur écrire par votre petite infirmière, conseillait le major. Vous devriez les prévenir. Elles apprendront à votre dépôt que vous êtes blessé et s'inquiéteront davantage.

— A quoi bon, murmurait Didier, il sera toujours temps de les avertir un jour. Je ne me soucie pas d'annoncer à Madrid

Le matin de l'arrivée des châtelaines de Bland, ce fut l'infirmière en chef qui annonça à Didier leur visite pour l'après-midi.

— Votre femme et votre fille sont à Amiens. Nous avons été prévenues de leur arrivée par votre ami le lieutenant Gaspard Boisselle, qui est venu hier pour vous voir et que vous avez refusé de recevoir.

— J'avais recommandé de n'appeler personne auprès de moi, fit Didier.

— Vous devez bien les accueillir, être heureux de les voir, répondit l'infirmière.

Elle avait son air grave, sérieux, celui qu'elle prenait quand elle ordonnait à un malade une potion amère ou un pansement douloureux.

— Pauvres femmes ! murmura Didier, pourquoi sont-elles venues ! Qui sait si je pourrai me retenir de mourir jusqu'à leur départ !

— Que dites-vous là ! s'écria l'infirmière en jouant l'indignation. Vous allez mieux. Tenez, voici votre petite garde qui vous apporte des fleurs. Elle veut donner un air de fête à votre chambre, augmenter votre joie de revoir les vôtres.

Didier souriait ; il n'avait pas vu de fleurs depuis longtemps ; il tendit ses mains pâles vers celles qu'on lui offrait, une rose thé, deux œillettes de Nice empanachés de quelques brins de fine verdure.

— C'est joli, dit-il.

Il eut la fantaisie, non seulement d'avoir le bouquet dans sa main, mais encore il caressa de ses doigts févreux et maladroits, au risque de les effeuiller, les pétales de la rose.

— C'est frais, murmura-t-il, aussi ravi qu'un enfant découvrant un jouet nouveau.

L'infirmière apporta un verre plein d'eau et elle disposa les fleurs avec grâce dans ce vase improvisé qu'elle mit ensuite sur la table de chevet de Didier.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 8 juin 1916

Quelques affaires ont été traitées hier, à la Bourse, en arête, au cours en hausse à 31 fr.

En avoines, il y a acheteurs de 38 à 40 fr. Paris, alors que la taxe est de 28 à 29 fr. Paris ou 30 à 31 fr. chez le producteur. Orges en hausse de 45 à 46 fr.; sarrasin, 29 fr. départ Bretagne. Issues, 15 fr. 25; recoupettes, 16 fr. Mais en baisse. Fécules, 81.50 à 82.50, rayon de Paris.

Sucres et alcools, sans affaires. Suifs indigènes cotes 151 fr.; en branches ressort à 113.50.

Nous avons publié, avant-hier, les stocks des sucres en France et en Angleterre. Voici ceux des trois ports américains au 15 mai 1916 : 168.000 tonnes contre 352.000 tonnes en 1915. Cuba pourrait encore livrer, à cette date, 94.200 tonnes contre 743.000 en 1915, et il restait à produire 430.000 tonnes contre 6.140.000 en 1915.

Huile de lin cotée 138 fr. sans changement. Colza, 156 fr. Huiles d'olive, cours faibles : Tunisie, 160 à 180 fr.; Nice, 210 fr.; Salon, 215 à 220 fr.

Légumes secs en hausse. Pommes de terre, prix plus fermes.

Le Havre, café en légère baisse à 73 fr. disp.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

La dernière récolte d'olive en Italie s'est élevée à 1.514.000 hectol., contre 1.781.000 en 1915 et 1.802.700, moyenne des six dernières années.

D'après le *Courrier du Commerce de Lyon*, il serait question de porter à 32 fr. 50 le quintal la taxe des avoines qui ne provoquent aucune offre, alors qu'il y aurait vendeurs à 38 fr.; les cultivateurs ne vendant pas leurs avoines 28 et 29 fr. pour acheter des maïs à 40 fr. préféreront remplacer le maïs par l'avoine. Taxe officielle à Lyon : avoines noires ou grises, acheteurs 29 fr., vendeurs 31 fr.; blanches, acheteurs 28 fr., vendeurs 30 fr.

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES

VENTE EN GROS : 2, R. de Valenciennes

LOCATION de MEUBLES pour toute la FRANCE

Installation complète
MEUBLES D'OCCASION et NEUFS; Spécial. de Bureaux
GARDE-MEUBLE
Etablissements JANIAUD Jume, 61, rue Richerchouart.

DEMANDEZ LA TOURISTE

BANDE MOLLETIÈRE

SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES

s'adaptant aux trois parties de la jambe : cheville, mollet, jarret, ce qui supprime tout glissement sans serrer le mollet.

REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE

UNE SEULE COURBE

qui glisse toujours, d'où obligation de trop serrer le mollet.

La Touriste, 1^{re} Qualité : Marque Or; 2^e Qualité : Marque Rouge.
En Vente dans les Grandes Magasins et bonnes Maisons de Chaussures, Bonneteries, Sports, etc.
Général : La Touriste, Paris.



Le rendement considérable, la sûreté de fonctionnement qu'il donne aux moteurs ont fait adopter le

Carbureteur ZENITH

sur tous les modèles de véhicules automobiles utilisés aux armées.

Société du Carbureteur ZÉNITH

Siege social et Usines: 51, Chemin Feuillant, LYON

Maison à PARIS: 15, rue du Débarcadere

Usines et Succursales: LYON, PARIS, LONDRES, BRUXELLES, LA HAYE, MILAN, TORIN, DE TROIT, GENEVE, NEW-YORK.

Le siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial.
Envoi immédiat de toutes pièces.



PATINS A ROULETTES

JEUX DE TENNIS

COMPLETS TOILE

Tous articles sports 1/2 tarif.

ELIMS PIERRE

25 fr.

19, faubourg Montmartre, PARIS

Les Maladies de la Femme

Toutes les Maladies dont souffre la Femme proviennent de la mauvaise circulation du sang. Quand le sang circule bien, tout va bien : les nerfs, l'estomac, le cœur, les reins, la tête, n'étant pas congestionnés, ne font point souffrir. Pour maintenir cette bonne harmonie dans tout l'organisme, il est nécessaire de faire usage, à intervalles réguliers, d'un remède qui agisse à la fois sur le sang, l'estomac et les nerfs, et seule la

Jouvence de l'Abbé Soury

peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

Les mères de famille font prendre à leurs fillettes la Jouvence de l'Abbé Soury pour leur assurer une bonne formation.

Les dames en prennent pour éviter les migraines périodiques, s'assurer des époques régulières et sans douleur.

Les malades qui souffrent de Maladies intérieures, Pertes blanches, Métrites, Fibromes, Hémorragies, Tumeurs, Cancers, trouveront la guérison en employant la Jouvence de l'Abbé Soury.

Celles qui craignent les accidents du RETOUR D'AGE doivent également faire une cure avec la Jouvence de l'Abbé Soury pour aider le sang à se bien placer, et éviter les maladies les plus dangereuses.

La Jouvence de l'Abbé Soury 4 fr. le flacon dans toutes les Pharmacies, 4 fr. 60 franco; les 3 flacons, 12 fr. franco contre mandat-poste adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits)

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Relations directes entre Paris-Quai d'Orsay et Murat, Le Lioran, Vic-sur-Cère, via Bort et Neussargues. — Afin de faciliter l'accès de la pittoresque région du Cantal, la Compagnie d'Orléans a établi un service direct rapide de toutes classes entre Paris-Quai d'Orsay et Murat, Le Lioran et Vic-sur-Cère via Bort et Neussargues.

Aller (à dater du 1^{er} juin 1916) : Départ de Paris-Quai d'Orsay à 10 h. 05, arrivée à Bort 5 h. 08, à Neussargues 7 h. 47, à Murat 8 h. 38, au Lioran 9 h. 25 et à Vic-sur-Cère 10 h. 21.

Retour (à dater du 2 juin 1916) : Départ de Vic-sur-Cère 16 h. 18, du Lioran 17 h. 10, de Murat 17 h. 37, de Neussargues 18 heures, de Bort 20 h. 55. Arrivée à Paris-Quai d'Orsay 6 h. 23.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

— Je ne les vois plus, regretta le malade.
La jeune fille changea la table de place.
— Ainsi, dit-elle, vous verrez à tout instant vos amies les fleurs.
— Des fleurs, des fleurs ! répétait Didier avec ravissement, du jaune, du blanc, du rose, c'est beau et cela sent bon. Donnez-les-moi à respirer.
— Vous êtes gâté, monsieur Didier, reprit la jeune infirmière.
Elle cédait si volontiers à ses caprices de malade !
— Quand votre femme verra comme vous êtes bien soigné, elle sera heureuse.
— Clotilde n'a pas été souvent heureuse, murmura le blessé, et je serais bien étonné si elle se débattait de me voir dans l'état où me voilà.
— Vous vous rétablissez cependant, certifie l'infirmière; ne le sentez-vous pas ?
— Je ne la sens pas, mademoiselle, répondit M. Durand de Bland.
Il était las, et il ferma les yeux. Toute la vie de son visage blême, la lumière de ses traits s'éteignait avec eux. Sa pauvre figure meurtrie, rétrécie, ressemblait un peu à celles de ces momies dépourvues de bandelettes exhibées au fond des sarcophages égyptiens dans certaines salles de nos musées.
Respirait-il seulement ?
La petite infirmière en douta; elle faillit jeter le linot qui vivait sous ses doigts pour appeler le médecin qui donnerait à Didier les piqûres d'éther, les secours suprêmes de la science aux moribonds.
Avec Didier, la surprise du mort soudainement ressuscité avait été fréquente, et plusieurs fois il avait murmuré sur le ton de l'ironie à ceux qui lui donnaient la main et qui quittaient son balcon :
— Prenez patience, je vous ferai signe quand je serai mort.

Il restait bien tranquille, sans doute pour ménager ses forces. Il lui en restait si peu !
Contrairement à son habitude, qui était de ne s'intéresser qu'à la lecture du communiqué sur la guerre, il interrogea plusieurs fois son infirmière au sujet de l'heure, ne se contentant plus de l'apprendre par les coups de l'horloge.
— Deux heures et quart, trois heures moins vingt, lui annonça successivement la jeune fille.
— Quand viendra-t-on me voir ? demanda-t-il aussi.
— A trois heures, répondit la jeune fille. Prenez patience : votre femme, votre fille seront bientôt ici.
— Je recevrai également le lieutenant Boisselle s'il se présente avec ma famille, dit le malade. Je ne veux pas que ma femme, ma fille viennent seules ici.
Didier soupira, puis il réclama des oreillers supplémentaires pour paraître assis sur son lit.
— Je désire faire illusion, au moins un instant, mademoiselle.
— Vous êtes d'une coquetterie, monsieur ! répliqua gentiment l'infirmière. Avez-vous tout ce qu'il vous faut, à présent, car aussitôt vos visites arrivées, je vous laisserai avec elles. Ne les gardez pas trop longtemps, vous vous fatiguerez. Un convalescent doit se montrer très prudent.
— Une, deux, trois, compta Didier avec une cloche de beffroi, peut-être celle de la cathédrale.
Des battements accélérèrent les mouvements du cœur las du malade.
A demi droit sur son lit, les deux mains posées sur les draps, il attendait et s'efforçait absolument comme s'il montait avec Clotilde, en ce moment, les escaliers de l'hôpital pour être introduit en hâte par le médecin dans le retrait de la salle des paravents et de rideaux où il gisait.

Elles étaient là toutes les deux, Clotilde et Monette, se peignant l'une après l'autre pour l'embrasser. Il ne les vit pas bien tout d'abord, parce qu'elles étaient trop près de lui.
La petite infirmière offrit des chaises aux deux visiteuses, puis elle disparut, laissant le malade avec les siens.
Il les regarda lentement, posément, sa femme d'abord, sa fille ensuite, et il murmura :
— Vous avez tout de même bien fait de venir.
Monette reprenait déjà de l'espoir sous le regard clair de ce père qui parlait, qui les remerciait d'être là. Elle bavarda.
— Pauvre papa, nous ne savions pas que tu étais blessé, autrement nous serions ici depuis plusieurs jours. Nous étions dans une inquiétude terrible. Enfin le lieutenant Gaspard Boisselle a découvert où tu te trouvais et il nous a fait venir.
— Pourquoi n'est-il pas venu avec vous ? demanda Didier. J'avais recommandé de le recevoir.
— Il nous attend dans le jardin, répondit Monette.
— Va le chercher, je veux lui serrer la main, le remercier, demanda le malade.
Monette ne se fit pas répéter cette prière. Elle partit en courant pour ramener le jeune officier. Les époux restèrent seuls. Clotilde baissait ses paupières sur ses yeux. Contendrait-elle sans en laisser échapper une seule larme qui, déjà, perlaient à ses cils ?
— Pauvre Clotilde, murmura le blessé. Tu me trouves plutôt mauvaise mine. Excuse-moi, je fais de mon mieux. A la guerre comme à la guerre. Tu es bien fatiguée aussi, tu devrais te soigner.
C'était lui; les sanglots étaient conjurés, et Clotilde retrouva assez d'énergie pour sourire à son mari.

(A suivre.)

La princesse Napoléon visite les blessés belges



La princesse Napoléon, femme du prince Victor, s'occupe activement des blessés belges, et vient de visiter un de leurs hôpitaux à Serbston (Angleterre).

Le plus grand soldat anglais?



Le capitaine Hay réclame cet honneur. Il mesure exactement six pieds de haut. Et il est aussi jovial par le cœur que grand par la taille.

Des Canadiens partent pour le front...



A intervalles réguliers, le Canada envoie au front des effectifs toujours importants. Dès les premières arrivées de ces braves, la chronique eut à enregistrer leurs glorieux exploits. On sait la participation brillante qu'ils prirent, l'an dernier, aux formidables combats qui se déroulèrent autour d'Ypres. Quand ils quittent la terre natale, il n'est pas rare que certains d'entre eux soient accompagnés par leurs femmes et leurs enfants jusqu'à la gare ou au bateau.